

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.  
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annances . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comité général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue de la République, 10.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, au Palais National, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés, les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 15 Juillet 1866.

## NOUVELLES LOCALES.

L'Eglise cathédrale de Saint-Nicolas est avec le Palais des Princes un des plus antiques monuments de Monaco. L'époque où elle fut construite nous est clairement indiquée par la disposition architectonique de l'édifice. Elle remonte à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième, période de transition où l'art romano-byzantin commençait à être envahi par l'architecture ogivale.

M. Félix Narjou, architecte et écrivain distingué, dans un article d'ailleurs fort remarquable qu'en 1865 il consacrait à la Principauté de Monaco dans la *Gazette des Architectes*, assigne à l'édification de l'Eglise Saint-Nicolas, la date du 13<sup>e</sup> siècle. Cette opinion nous semble erronée. Déjà, dès la fin du douzième siècle, le style ogival régnait dans toute sa pureté. Aucun des édifices religieux datant de cette époque ne garde vestige de l'art romano-byzantin qui domine dans l'église de Monaco.

La cathédrale de Monaco est orientée suivant les usages de l'époque c'est-à-dire qu'elle a son portail vers l'occident, le chœur à l'orient et par conséquent les transepts du nord au sud. Comme toutes les anciennes basiliques chrétiennes elle est bâtie en forme de croix.

Le porche n'est pas aussi ancien que l'édifice, il ne remonte qu'à l'époque de la Renaissance et se compose d'un fronton triangulaire reposant sur deux colonnes doriques à piédestal. L'entablement est enrichi de sculptures délicates et fines, mais qui malheureusement ont subi l'action du temps.

L'intérieur de l'église est vraiment d'un aspect grandiose. On y admire surtout une vaste et magnifique nef accompagnée de deux bas côtés dont les voûtes sont hardiment posées sur dix hautes colonnes de calcaire extrait des montagnes de la Principauté. Ces colonnes élégantes et fières sont de forme cylindrique et supportent des chapiteaux à crochet ornés de sculptures d'une sévère simplicité.

Les arceaux des bas côtés donnent issue dans des chapelles latérales d'une ornementation très-variée. La dernière chapelle à droite est le tombeau des Membres de la Famille Princièrè des Grimaldi.

La grande nef aboutit au transept terminé par le chœur avec une abside et deux absidioles. Au fond de l'abside centrale on remarque un ancien tableau formé de plusieurs panneaux d'un très-grand intérêt. Aux deux côtés du maître-autel, deux belles

sculptures, Saint Nicolas et Sainte Devote, le patron de la ville et la sainte protectrice de la Principauté qui est représentée soutenant le blason des Grimaldi.

Dans le transept de gauche, nous admirons des orgues magnifiques dont le buffet en bois est décoré de sculptures et de peintures indiquant l'époque de la Renaissance. On trouve dans les chapelles et dans le chœur grand nombre de tableaux très anciens dont quelques uns sont fort remarquables. Du reste nous n'avons pas l'intention de décrire une à une les richesses de l'Eglise Saint-Nicolas, richesses qu'elle doit aux pieuses libéralités des Princes et des Princesses de Monaco qui, depuis tant de siècles, se sont toujours distingués par une foi ardente et généreuse.

Le Prince Charles III, digne descendant des Grimaldi, veut lui aussi apporter sa pierre au monument religieux que Lui ont légué ses illustres ancêtres. Grâce à la bienveillante sollicitude du Prince régnant, l'Eglise Saint-Nicolas sera prochainement restaurée, car cette superbe basilique n'a pas échappé aux injures du temps. Bien que nous vivions sous un ciel clément où les monuments n'ont pas à craindre comme dans le Nord les désastreux effets de l'intempérie des saisons, un édifice ne supporte pas impunément le poids de sept siècles; et cette longue suite d'années qui fait sa gloire causerait aussi sa ruine, si la main de l'homme ne réparait les coups terribles du grand destructeur.

Depuis l'ouverture de la saison d'été, le port de Monaco présente le plus gai des spectacles. Matin et soir, baigneurs et baigneuses y prennent leurs ébats sur une plage de sable fin où les pieds délicats se posent comme sur le plus moelleux des tapis.

Du haut de la terrasse de l'Hôtel des Bains comme du bord de la mer, si l'on regarde devant soi, c'est un splendide point de vue qu'on ne se lassera jamais d'admirer, car, s'il présente toujours le même aspect général dans son immuable grandeur, les jeux de la lumière et de l'ombre courant sur les montagnes et sur les flots y portent une incessante variété. Ce paysage fera éternellement l'admiration et le désespoir des peintres et des poètes. Le génie humain, qu'il manie la plume ou le pinceau, sera toujours impuissant à traduire ces magnificences de la nature.

Du fond du port d'Hercole, la mer, resserrée entre le promontoire de Monaco et la côte de Monte Carlo au loin prolongée par les hauteurs du Cap Martin, semble une large rivière profondément encaissée

dans son lit de montagnes. Et que de diversité ! Ici la roche nue brûlée par le soleil, là des forêts d'oliviers et de pins escaladant les hauteurs, plus loin les rochers et les bois noyés dans l'azur lumineux, et à l'horizon les maisons blanches de la Bordighiera apparaissant au milieu d'une poussière dorée. La mer reluit, le ciel flamboie; et cependant les yeux contemplent sans fatigue toutes ces splendeurs, tant cette éclatante lumière est tempérée par l'ineffable azur. Il semble qu'on regarde les flammes d'une apothéose à travers des lunettes bleues.

La nuit, le spectacle change; l'ombre a étendu sur toutes ces merveilles son voile transparent; mais depuis l'établissement du gaz à Monaco, c'est une illumination quotidienne. Les reverberes qui bordent la route Saint-Martin et l'avenue de Monte Carlo décrivent autour du port un arc de cercle lumineux du plus bel effet, on dirait des clous d'or incrustés dans un immense fer à cheval. L'éclairage de Monaco lutte d'éclat avec l'illumination de Monte Carlo, et nous aimons à voir dans la mer le reflet tremblant de toutes ces lumières.

Dans notre dernier numéro, en parlant du sauvetage opéré sur les côtes de Nice par le *Charles III*, nous avons oublié de signaler les noms des hommes de l'équipage qui ont concouru à cet acte de courage et d'humanité: le sieur Emmanuel Delpiano, second du *Charles III*, qui a puissamment aidé le capitaine Baudou, et les matelots Étienne Féraud et François Raynaud. Il revient aussi une bonne part d'éloges au sieur Dupoux mécanicien, qui a exécuté les manœuvres commandées avec beaucoup de précision et d'intelligence.

Nous sommes heureux de réparer aujourd'hui cet oubli involontaire, mais il n'est jamais trop tard pour rendre justice à qui de droit.

Les grandes nappes d'eau ont leurs mirages comme les vastes étendues de sable.

Mercredi dernier, nous nous rendions à Nice par le *Charles III*. La mer calme et d'un bleu mat était pareille à un immense miroir en acier fondu. Une lumière intense chauffait à blanc l'horizon. Au loin des vapeurs blanches montaient des flots et confondaient l'azur du ciel et celui de la mer dans une sorte de brouillard lumineux.

Cependant nous apercevions au large un navire dont la silhouette noire s'accusait fermement sur

l'horizon vague, et, par un prestigieux effet d'optique, il semblait dominer la mer et voguer en plein ciel, pareil à un immense oiseau de proie dont les ailes noires planaient sur les flots.

Le capitaine Baudou qui admirait avec nous ce curieux phénomène nous assura qu'il se reproduisait souvent dans les mers du Sud.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice* :

Hier, 8 juillet, vers quatre heures du soir, le sieur Fazan Joseph, matelot du *Charles III*, se rendait à son bord, lorsqu'il entendit des cris d'enfants qui appelaient au secours. Il apprit alors de ceux-ci qu'un de leurs camarades, le jeune Fangasse, âgé de 6 ans environ, qui s'amusaient avec eux sur le quai, venait de tomber accidentellement à la mer. Aussitôt ce brave matelot se jeta à l'eau tout habillé, et parvint à sauver d'une mort certaine le petit imprudent, qui en a été quitte pour un bain pris involontairement.

On lit dans le *Courrier de Marseille* :

L'Empereur vient de souscrire pour mille francs au monument que l'on va élever à la mémoire de Méry. M. le comte Baciocchi, surintendant des théâtres, a envoyé pour sa part 500 francs.

La souscription, dont la liste sera publiée, est ouverte aux journaux dont les noms suivent : *l'Époque*, *l'Événement*, *l'Étendard*, *la France*, *la Liberté*, *le Moniteur universel*, *la Patrie*, *le Petit Journal*; dans les bureaux de MM. Peragallo et Roger, agents généraux de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, rue Saint-Marc, 30, et à la Société des gens de lettres, cité Trévise, 14.

On vient de publier une ordonnance de police qui

FEUILLETON DU JOURNAL DE MONACO.

LA PENTE DU CRIME. (1)

NOUVELLE

PAR M. FERDINAND FABRE.

Une sorte de peur panique envahit la jeune femme, et sa quiétude d'un moment se changea en une irrésistible épouvante. Le domestique s'était retiré depuis plus de trois minutes, qu'elle tenait encore la lettre à la main, n'osant ni rompre le cachet, ni même s'arrêter à aucune des hypothèses que lui suggérait l'incident.

A la fin, dominant son émotion, elle déchira l'enveloppe. Voici ce que contenait la lettre :

Madame,

Je suis un misérable, mais je n'ai pas eu le courage de mourir sans vous dire que je vous aime. C'est mal, je le sais... J'aurais dû en finir avec la vie et ne pas vous écrire que je meurs pour vous. Une âme sublime en eût agi ainsi; mais moi, l'excès de la passion me rend égoïste et lâche. Ne pouvant vous laisser d'autre souvenir, je veux au moins — oh! pardonnez-moi! — emporter la consolation que je vous lègue celui de ma mort.....

La marquise eut un horrible tressaillement; elle sentit comme un voile qui s'étendait sur ses yeux, mais rappelant tout son courage, elle parvint à continuer sa lecture.

Depuis le jour où je vous vis pour la première fois chez Mme de St-Gény, je vous aime! Je compris bien vite que vous étiez trop haut et que j'étais trop bas pour essayer de m'élever jusqu'à vous; aussi je me retirai. Depuis trois mois, je souffre toutes les tortures de l'enfer. Je veux oublier et je me souviens!... Oh! la mémoire du cœur! elle est éternelle!...

(1) Voir le N. des 24 juin, 1er et 8 juillet.

promulgue l'arrêté de M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, en date du 16 juin, concernant le transport des produits destinés à l'exposition universelle de 1867 par les chemins de fer. Les objets d'art et de valeur seront transportés aux prix ordinaires. Les autres objets seront transportés à moitié prix des tarifs généraux mais au-dessous de 4 centimes par tonne et par kilomètre.

On lit dans le *Toulonnais* :

Notre honorable rédacteur en chef, M. Eugène Aurel, a succombé à la suite d'une longue et cruelle maladie dont il était atteint depuis plusieurs années.

Nous nous associons vivement à la légitime affliction causée par la mort de M. Aurel à ses nombreux amis; puissent nos sincères regrets apporter quelque allègement à la douleur de sa famille.

On lit dans le *Sémaphore* :

La nouvelle loi qui supprime le privilège des courtiers de marchandises a été accueillie dans notre ville avec la plus grande satisfaction.

Déjà, samedi dernier, lorsque le télégraphe eût annoncé que le Corps législatif avait proclamé la liberté du courtage, les courtiers-marrons de notre ville prirent l'initiative d'une démonstration publique, en couronnant la statue de l'Empereur qui est placée dans la grande salle de la Bourse. Le soir, le local de leur comité était brillamment illuminé.

Nous apprenons que mercredi, à 10 h. 1/2 du matin, le comité est allé en corps prier M. le Sénateur de Maupas de vouloir être l'interprète de ses sentiments de profonde reconnaissance auprès de Sa Majesté l'Empereur.

M. le général comte de Montebello et M<sup>me</sup> la comtesse de Montebello, ont débarqué à Marseille, à leur retour de Rome.

Hier au soir j'ai été le plus malheureux des hommes; vingt fois je suis venu me placer sous vos fenêtres... Quand la lumière de votre salon s'est éteinte vers dix heures, il m'a semblé que quelque chose me quittait et se brisait dans mon cœur... J'ai couru dans les champs pendant que vous dormiez; j'avais la fièvre, une fièvre horrible... Ah! j'ai bien souffert, allez, madame! Ma nuit a été une lente, une effroyable agonie. Oh! c'est que, voyez-vous, je n'ai jamais aimé ainsi. Que j'aurais bien mieux fait de dépenser comme les autres hommes, mon cœur tout le long de ma vie!

Gabrielle, — permettez-moi de dire une fois ce doux nom, — Gabrielle, j'ai cependant espéré un peu ce matin; le soleil se levait si radieux! Je me suis dit: Elle m'aimera! mais bientôt j'ai vu combien mon espérance était insensée, et j'ai décidé de mon sort.

La fatale feuille de papier s'agitait de plus en plus convulsivement dans les mains de la marquise; les petites lignes noires s'emmêlaient et s'entre-croisaient pélemêle sous son regard, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'elle put arriver jusqu'à la signature :

Tout à l'heure, caché derrière les arbres, je vous ai vue passer avec mon père; que vous étiez belle! Faut-il que je vous avoue qu'il m'est venu la tentation de vous tuer, à la pensée... Vous le voyez, madame, il faut que je meure, il le faut.

O Gabrielle, il ferait si bon vivre avec toi. Si par quelque subtilité de sentiment que je ne m'explique pas, mais dont les femmes sont quelquefois capables, vous vous élevez au-dessus des préjugés, si vous prenez pitié de moi, si tu pouvais m'aimer... Oh! alors, Gabrielle, ma chère et sainte Gabrielle, mettez-vous un instant à votre fenêtre: de l'allée du parc où je suis, je vous verrai et je vivrai!

PAUL.

Assiégée par mille sensations contradictoires, en proie à tous les tourments de l'angoisse, tantôt M<sup>me</sup> de Puygiron allait et venait à petits pas saccadés par la chambre, tantôt elle s'arrêtait en ramenant sur la fatale missive ses yeux horriblement dilatés.

A travers le nuage qui obscurcissait ses regards, elle crut distinguer quelques lignes de *post-scriptum* à la suite de la signature. Ce *post-scriptum* était ainsi conçu :

P. S. Si votre réponse ne m'est pas connue d'ici à quatre heures, comme je ne veux pas mourir devant la maison de mon père, je m'en irai loin d'ici, et là du moins vous ne me retrouverez pas.

Nous ne sommes plus au temps où se passaient les scènes des troupes ambulantes de comédiens, plaisamment décrites par Scarron, dans son *Roman comique*. Nous avons une *troupe ambulante*, cependant à Marseille; mais on y chercherait vainement les personnages de Scarron; c'est une troupe excellente, d'une tenue parfaite, ne se montrant pas dans des granges, à la fétide lueur des chandelles, c'est la troupe de l'Odéon, ce sont MM. Got, Berton, Porrel et M<sup>mes</sup> Pasca, Savory, des artistes d'élite, avec lesquels le Grand-Théâtre a fait, avant-hier soir, sa réouverture.

Ce soir-là a donc eu lieu la première des représentations de la *Contagion*. La salle était complètement remplie, malgré l'élévation de la température; on conçoit l'attrait entièrement piquant de cette soirée; une troupe parisienne, une comédie parisienne, en fallait-il davantage pour piquer la curiosité. Le temps et l'espace nous manquent pour vous parler de la pièce; d'ailleurs la critique et l'éloge ont été épuisés par tous les journaux à ce sujet; la *Contagion* a été admirablement jouée, et le public a fort applaudi.

La troupe de Got est attendue à Nice où elle doit représenter la pièce d'Emile Augier.

Nous apprenons de bonne source, lisons-nous dans la *Gazette du Midi*, que notre nouvel évêque préconisé le 22 juin, comme on le sait, ne pourra se rendre à Marseille que vers la mi-août. Le Saint-Père ayant exprimé le désir qu'il continuât à siéger au tribunal de la Rote jusqu'au 4 août, jour de la clôture de ce tribunal.

COURRIER DE PARIS.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

La situation politique tarde à dire son dernier mot; les esprits sont en suspens et la bourse hésite à monter comme à descendre. Que va-t-il sortir de ce

La foudre éclatant aux pieds de M<sup>me</sup> de Puygiron ne lui eût certes pas causé plus de saisissement et d'effroi que ce billet. Cette prière d'un amant qui prenait la forme d'une sommation, cette désespérée mise en demeure d'un condamné volontaire s'appuyant sur une sinistre menace, faillit déterminer une terrible crise de nerfs chez cette jeune femme si cruellement tirillée depuis la veille entre l'amour et le devoir.

Elle se laissa choir cette fois presque à demi morte sur un canapé, et y resta plusieurs minutes, dans une attitude d'hébétément et de prostration. Revenue enfin de son insensibilité, elle promena autour d'elle un regard stupide, et son œil vague alla se fixer sur le cadran de la pendule qui occupait le centre de la cheminée.

O terreur! l'aiguille marquait trois heures quarante-sept minutes!... M<sup>me</sup> de Puygiron sursauta comme mue par un ressort invisible; elle courut vivement à la fenêtre, l'ouvrit d'un mouvement si précipité et si convulsif, qu'elle se mit les doigts en sang, et faisant un pas en avant sur le large balcon de pierre, elle murmura d'une voix que tant d'émotions successives avaient tout à fait brisée :

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! Que mon sort s'accomplisse: je l'aime!

V.

Gabrielle de Sirani, mariée à dix-huit ans au lieutenant-colonel de lanciers, Charles-Maximilien Gontran de Puygiron, lequel en avait plus de quarante, n'avait pas été heureuse. Tombant tout d'un coup de l'aile maternelle dans les bras d'un soldat déjà vieux par comparaison, et du beau ciel de Florence dans les humides brouillards de Paris, son mariage l'impressionna d'abord très-douloureusement.

Douée d'un fonds de sensibilité extrême, en se retrouvant engagée dans des liens qu'on avait en quelque sorte formés sans elle, elle eut l'idée de mourir.

Cependant M. de Puygiron se montra si aimant, si

*statu quo*? une paix universelle ou une conflagration générale. De grandes difficultés surgissent à l'œuvre de pacification entreprise par Napoléon III. Cependant la France espère en sa sagesse et admire le génie de cet homme qui, cette fois, sans sacrifier un seul soldat, vient de remporter la plus étonnante victoire, et a fait du pays qu'il gouverne la première nation du monde. Les esprits les plus pessimistes croient donc à la paix prochaine. M. Prudhomme a remis au fourreau ce sabre qui fut le plus beau jour de sa vie; il ne suit plus sur la carte du théâtre de la guerre la marche des armées; tous les grands bébés ont enfin renoncé à leurs soldats de plomb mais ils s'assoient désormais autour d'un tapis vert, non plus comme autrefois pour y jouer au baccarat, mais pour y discuter les intérêts des nations et remanier la carte d'Europe entre le café et la chartreuse. L'Autriche gardera ceci, on laissera cela à la Prusse, quant à l'Italie qui tient à s'emparer de la Vénétie par les armes, on la laisse aller en avant; et les bersagliers enfreint en triomphateurs dans le quadrilatère. La paix est donc à peu près certaine; d'ailleurs deux hommes d'esprit viennent de donner un bel exemple à l'Europe, MM. de Villemessant et Millaud, ces rivaux acharnés, se sont réconciliés cette semaine. L'Événement ne songe plus à éclipser le Soleil, le Soleil ne prétend plus à brûler l'Événement. Rédacteurs à épingle et écrivains à aiguille se donnent la main. M. Émile Gaboriau qui espère la paix comme tout le monde vient d'improviser sur la guerre la spirituelle boutade qui suit; et (tant de modestie entre-t-elle dans l'âme d'un chroniqueur!) il donne ces lignes comme une traduction d'un journal étranger :

La guerre s'étant humanisée, civilisée de plus en plus, c'est à nous, hommes de cette génération, à circonscrire ses ravages.

Le cercle complet est parcouru. La civilisation nous ramène aux temps primitifs.

Elle nous ramène à cette époque où deux nations d'une bravoure extraordinaire, brûlant d'en venir aux mains, confiaient leurs destinées à six héros, trois Horaces et trois Curiaces.

dévoué et si respectueux, que la jeune femme se releva peu à peu de son découragement et espéra... Elle se demanda s'il était bien vrai qu'elle ne pût donner à son mari ces trésors d'amour et de tendresse dont son cœur était plein; elle se promit de faire effort pour y réussir, et, dès ce moment, elle l'accabla de bontés, de douces paroles, de sourires agréables. Mais elle eut le regret de s'apercevoir bientôt que son cœur n'entraînait pour rien dans ces caresses voulues, que le meilleur de son âme était absent de ces démonstrations obligatoires et calculées.

Elle croyait être aimante, et n'était que généreuse.

Elle pleura, la pauvre femme! elle demanda naïvement pardon à son mari de ne pas le rendre aussi heureux qu'il le méritait, et qu'elle-même le désirait.

Le colonel eut pitié de cette enfant. Il avait une âme noble et élevée; il comprit que sa femme ne pouvait pas l'aimer d'amour, lui dont les cheveux blanchissaient, et, résigné de ce côté, il accepta son amitié sans se plaindre.

Angel naquit.

M<sup>me</sup> de Puygiron crut à un changement de vie. Dans ses premiers envirements de mère, elle vit son ciel s'éclaircir, et plus d'une fois elle embrassa son mari en lui répétant le mot magique et décevant : Je t'aime!

Le digne soldat tressaillit à ce mot qu'il n'avait jamais entendu. Il serra sa jeune femme entre ses bras, mais comme si la triste expérience eût été de moitié dans son ivresse, en l'étreignant avec passion contre son cœur, il laissa tomber une larme sur le visage de Gabrielle.

Pauvre colonel! il sentait bien que ce n'était pas lui que sa femme aimait, mais son enfant! Malheureux, mille fois plus malheureux que sa femme, — car il aimait lui! il annonça un soir à M<sup>me</sup> de Puygiron qu'un ordre du ministre de la guerre l'appelait inopinément en Afrique, et le lendemain il partit.

Ce départ subit de son mari accabla Gabrielle. Qu'allait-elle devenir, perdue seule avec son enfant dans ce vaste et solitaire château de Puygiron, que le bruit joyeux des éperons du lieutenant-colonel remplissait à toute

Serait-il si insensé d'imiter en ce point les Romains?

Alors, au lieu de s'épuiser à faire vivre des armées permanentes, les Etats entretiendraient simplement quelques douzaines d'hommes, solides gaillards choisis entre les mieux bâtis de la nation, lestes, vigoureux et d'une bravoure à toute épreuve.

Ces hommes d'élite seraient sans cesse exercés au maniement de toutes les armes, une nourriture appropriée entretiendrait leur vigueur, enfin ils seraient toujours dans un état d'entraînement.

Puis, si un jour une querelle éclatait avec un autre peuple, ils iraient se mesurer avec les champions de ce peuple.

On pourrait fixer le prix des places à un taux assez élevé, car on ne manquerait pas d'amateurs, ET LE BÉNÉFICE POURRAIT ÊTRE, EN MANIÈRE DE RÉCOMPENSE, PARTAGÉ ENTRE LES VAINQUEURS.

Après cet article il faudrait tirer l'échelle, sans un journal prussien qui, enivré par le succès des fusils à aiguille, propose de mettre en ligne non plus des hommes, mais des machines; ce qui, dit-il, ferait tourner la guerre au profit de l'industrie.

Maintenant que les questions politiques sont sur le point d'être vidées, on va pouvoir s'occuper des ténors.

Depuis la retraite de Gueymard, le fameux cliché *il n'y a plus de ténors!* vient de reparaitre à l'horizon de la presse musicale. A ce sujet je veux vous conter une anecdote; mais laissez-moi vous dire auparavant qu'un de vos jeunes collaborateurs, M. Denis Guibert, vient de commencer dans le *Figaro* deux séries d'articles intitulés *l'ordre du jour* et *Messieurs de l'Académie*; c'est spirituellement écrit et rempli d'aperçus ingénieux et nouveaux. Maintenant voici mon anecdote; il s'agit d'un ténor ou plutôt d'un coiffeur qui avait rêvé la succession des Nourrit et des Duprez!

Ce brave garçon avait pris une laryngite pour un ut de poitrine et, sûr d'avoir un diamant dans son gosier, il vint à Paris et demanda à l'Opéra une audition qu'il obtint. Devant ses juges, il mima avec beaucoup d'énergie le grand air de *Guillaume Tell*. Le jury ne put apprécier la voix faute de l'entendre,

heure autrefois?

Les premiers jours se passèrent dans les larmes et dans l'abattement le plus profond. La jeune marquise se reprocha alors amèrement de n'avoir pas fait assez d'efforts sur elle-même pour aimer véritablement son mari, et le retenu coûte que coûte auprès d'elle, auprès de son fils; elle s'accusa d'indifférence et de cruauté.

— C'est moi, moi qui l'ai chassé d'ici, de sa maison, disait-elle, et étreignant dans ses bras le petit Angel qui pleurait au spectacle des angoisses maternelles, elle lui murmurait à demi-voix :

— Il est parti, mon cher ange; ton père est parti... Ah! pleurons ensemble; qui sait si nous le reverrons jamais!

La marquise ne quitta pas néanmoins sa terre de Puygiron. Elle y passa environ trois ans et demi avec Angel, et les lettres de son mari, qui lui écrivait régulièrement, au moins dans les premiers temps : « Je reviendrai bientôt. »

Née à Florence, où sa famille était établie depuis près d'un siècle, Gabrielle, on le comprendra facilement, n'avait que fort peu de relations à Paris. Elle y allait cependant de loin en loin pour voir sa belle-sœur, M<sup>me</sup> de Saint-Gény, à laquelle elle avait voué dès le premier jour une sincère affection.

En vain celle-ci l'adjurait amicalement de rendre ses visites moins rares et de faire son entrée dans le monde, Gabrielle s'obstinait à vivre à la campagne. Elle y eût vécu éternellement si M<sup>me</sup> de Saint-Gény ne fût venue tout spontanément et de sa propre autorité l'arracher à sa solitude, et si elle ne se fût trouvée tout d'un coup, comme malgré elle, au milieu de ce monde qu'elle avait toujours évité.

Comme il advient généralement pour toutes les femmes, le bruit et l'éclat du monde étourdissent rapidement M<sup>me</sup> de Puygiron.

Petit à petit elle finit par se plaire là où, tout d'abord, elle s'était prodigieusement ennuyée. Sa rare beauté, sa candeur, jusqu'à ce touchant prestige qui résultait de son

mais les gestes furent trouvés admirables.

Et comme le coiffeur attendait sa décision de l'air d'un homme sûr de lui-même :

— Demandez une audition aux funambules, lui dit finement M. Aubert.

Le faux ténor retourna piteusement au fond de sa province, s'y établit; mais il n'a point guéri de sa mélomanie et quelquefois il lui arrive de prendre son rasoir pour l'épée d'Arnold ou le poignard d'Othello.

Il a d'ailleurs trouvé un excellent moyen, non de se faire entendre, hélas! c'est impossible, mais de se faire écouter. Que le hasard lui envoie d'aventure un nouveau client, notre coiffeur s'empresse de le raser d'un côté, puis lorsqu'il a mis sa victime dans l'impossibilité de fuir, tirant sa montre :

— Pardon monsieur, dit-il, mais c'est l'heure où je dois chanter le grand air de Guillaume.

— Alors, rasez-moi vite.

— Impossible, monsieur, l'heure est précise, c'est un vœu que j'ai fait.

Et brandissant son rasoir, il entonne à voix basse :

Amis, secondez ma vaillance.

L'air fini, il rase son homme de l'autre côté.

Voici maintenant le mot de la fin. Un jeune homme fort épris va demander la main de celle qu'il aime.

— Je vous l'accorde, dit avec empressement le papa; voulez-vous la mère avec?

JULES BABIL.

## AVIS.

Adjudication au rabais des travaux d'agrandissement du quai de débarquement du Port de Monaco.

Le dimanche 22 juillet 1866 à deux heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'Hôtel-de-ville à Monaco, il sera procédé à l'adjudication au rabais des travaux à exécuter pour l'agrandissement du quai de débarquement du port de Monaco.

isolement volontaire et prolongé, lui valurent un concours fabuleux d'hommages et les plus incontestables succès.

On prôna ses mérites et ses attraits sur tous les tons, on la félicita, on l'entoura, on papillonna à qui mieux mieux autour d'elle. Gabrielle de Sirani était une vraie femme; l'âme et les passions d'une Italienne avec l'esprit d'une Française; elle se laissa aller dans son inconscience heureuse sur cette pente perfide de la flatterie et de la vanité.

Un jour M<sup>me</sup> de Saint-Gény lui présenta un jeune homme du midi; la marquise remarqua l'air intelligent et distingué de Paul Brisson, elle admira surtout ses magnifiques yeux noirs, et elle en rêva toute la nuit. Quelques jours après elle invita le jeune homme à dîner.

Celui-ci, qu'elle avait vu tout d'abord libre, dégagé, joyeux, parut embarrassé, timide, contraint; elle-même s'aperçut que la présence de Paul Brisson l'émotionnait, la troublait... Ils s'aimèrent!...

Sur l'entrefaite, M. de Puygiron, qu'on n'attendait pas, arriva.

Le brave gentilhomme, qui n'ignorait pas que sa femme avait pleuré quand il était parti pour l'Afrique, avait compté sur une réception enthousiaste; mais l'accueil presque glacé que lui fit la marquise, tout entière à son amour pour Paul, lui apporta la conviction, désormais irrévocable, qu'il n'avait plus rien à espérer.

C'est pourquoi il repartit au bout de quelques jours pour la province de Constantine, bien décidé cette fois à se faire tuer.

De son côté, Paul Brisson avait également quitté Paris.

Effrayé par la puissance et l'intensité du sentiment qui s'était en si peu de temps emparé de tout son être; mais d'ailleurs désespérant de parvenir jamais à se faire aimer d'une aussi grande dame que la marquise de Puygiron, lui si timide et si humble, il avait eu hâte de rentrer à Montpellier pour y étouffer une passion qu'il sentait grandir chaque jour, et qui, bientôt, devait en effet l'absorber complètement.

(A continuer).



On peut prendre connaissance du plan des dits travaux, du devis approximatif et du cahier des charges au bureau de M. l'inspecteur des travaux publics à Monaco, ou chez M<sup>r</sup> Th. Bellando, Notaire du Domaine en la même ville.

*Le Receveur des Domaines,*  
BELLANDO.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 7 au 13 juillet 1866.

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
MARSEILLE. b. *Vierge des anges*, français, c. Coblents, id.  
ID. b. *Aigle Impérial*, id. c. Palmaro, id.  
TOULON. b. *Providence*, italien, c. Agnesa, engins de pêche  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
ID. b. *Ames du Purgatoire*, français, c. Constantin, m. d.  
SANREMO. b. *Providence*, italien, c. Gazzolo, briques  
ID. b. *St-Laurent*, id. c. Gazzolo, id.  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
CETTE. b. *Joseph et Marie*, français, c. Fornari, vin  
GOLFE JUAN. b. *St-Antoine*, id. c. Baralis, sable  
MENTON. b. *Aigle Impérial*, id. c. Palmaro, sur lest  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
CANNES. b. *Rose Emilie*, français, c. Dozol, plâtre  
GÈNES. brick *Cotidoro*, italien, c. Canovaro, charbon  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
ID. b. *Fortuné*, français, c. Gadin, caisses d'eau gazeuse  
MENTON. brick *Elvire*, id. c. Palmaro, sur lest  
ID. b. *Joseph et Marie*, id. c. Fornari, id.  
GOLFE JUAN. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, sable  
VINTIMILLE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, bois de construction  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Orengo, sable  
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Cairasco, chaux  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.

Départs du 7 au 13 juillet 1866.

VINTIMILLE. b. *St-Second*, italien, c. Marcenaro, s. lest  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.  
MENTON. b. *Vierge des Anges*, français, c. Palmaro, m. d.  
STE-MARGUERITE. b. *Providence*, italien, c. Agnesa, engins de pêche  
MENTON. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, m. d.  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
ID. b. *Ames du Purgatoire*, français, c. Constantin, id.  
SAVONE. brick *St-Philomène*, italien, c. Minuto, m. d.  
SANREMO. b. *Providence*, id. c. Gazzolo, sur lest  
ID. b. *Conception*, id. c. Bonorino, id.  
ID. b. *St-Laurent*, id. c. Gazzolo, id.

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
MENTON. b. *St-Michel*, français, c. Putzi, vin  
GOLFE JUAN. b. *St-Antoine*, id. c. Baralis, sur lest  
ID. b. *Assomption*, id. c. Olive, id.  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.  
CANNES. b. *Rose Emilie*, français, c. Dozol, id.  
MENTON. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, m. d.  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
ID. b. *Fortuné*, français, c. Gadin, citrons  
CETTE. b. *Annonciation*, id. c. Carenso, sur lest  
ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, id.  
NICE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, bois de construction  
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
VILLEFRANCHE. b. *Eveline*, français, c. Orengo, id.  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.

A VENDRE une belle maison avec terrasses et jardin. — Lots de terrains pour villas. S'adresser à M. Leydet, Notaire, rue des Briques, ou à l'imprimerie du Journal, rue de Lorraine, 13.

Bulletin météorologique de Monaco du 8 au 13 juillet

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m. au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
8 juillet.	760 82	12 9	24 1	80	beau	
9 —	764 28	13 2	24 9	72	id.	
10 —	763 76	14 8	26	76	id.	
11 —	765 64	15 7	26 4	75	id.	
12 —	763 93	15 2	26 4	67	id.	
13 —	764 59	15	26 5	73	id.	

A louer VILLA BIOVÈS

Située au quartier des Moulins, au bord de la mer, MONACO.

CORRESPONDANCE  
entre Nice & Monaco.

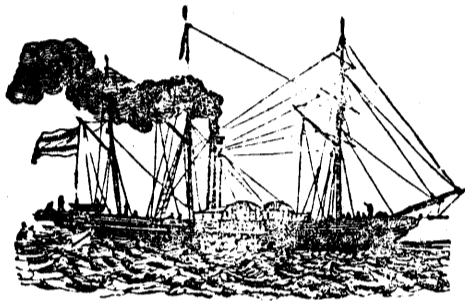
Depuis le 4 juin les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du matin et à 5 h. du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.



OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

Départ tous les deux jours : de Nice à 10 h. du matin ; de Monaco à 8 h. du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

Deux Départs par jour : } de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.  
de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.

Prix des places : 2 fr. — à Monaco, rue de Lorraine, 11 ; à Menton au bureau des Messageries Impériales.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1866.

Grand et vaste ÉTABLISSEMENT DE BAINS DE MER : plage sablonneuse pareille à celle de TROUVILLE.

Les Bains de la Méditerranée conviennent particulièrement aux personnes nerveuses et aux tempéraments affaiblis, qui supportent difficilement les Bains de l'Océan.

Le magnifique Casino, élevé au bord de la mer, présente un panorama merveilleux, d'où le regard embrasse la Méditerranée sur une immense étendue. On admire la construction d'une NOUVELLE TERRASSE, qui encadre brillamment les jardins du CASINO.

Le CASINO, ouvert pendant toute l'année, offre aux familles étrangères les mêmes distractions et agréments que les Bains d'Allemagne : Hombourg, Ems et Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE et de BAL.

CONCERT deux fois par jour, l'après-midi et le soir dans la GRANDE SALLE du CASINO.

HOTELS, VILLAS et MAISONS MEUBLÉES : prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le GRAND HOTEL DE PARIS s'élève à la gauche du CASINO. Cet Hôtel, organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des Appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — CUISINE FRANÇAISE. — Service à la carte.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de Lyon en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.